

MUSIQUE ET CINEMA

Si j'en crois ma feuille de contributions, et ce fascicule rose qu'un gendarme est venu insérer, le mois dernier, dans mon livret militaire, je suis un homme de lettres. Et il est vrai que j'essaie, depuis bientôt six ans, d'écrire en français. Je n'y parviens guère. Le métier m'ennuie et me fatigue beaucoup. « Il y a, dit Epstein, douze mots pour chaque chose et douze choses pour chaque mot. Sur la ligne d'interférence, des trilles d'images, de sensations, de sentiments vous abasourdissent. Il reste tout à dire et on y renonce épuisé. »

Ma meilleure page me semble vide et incertaine; elle fond sous mon œil dès que j'entends seulement, dans la rue, la trompette du raccommodeur, quand je vois, de ma fenêtre, le vent agenouiller le jardin d'en face.

Dire est vain et trompeur. L'homme moderne, s'il est philosophe, vibre à la vie, l'aspire par tous les sens, par tous les pores. Il est trop lent — et sophistique, du reste — de la goûter, de la posséder en la dissociant suivant les catégories sensibles. Rien n'est un, rien n'est fini. Alliances non pas de mots, mais de sensations. Il faut se taire. Ce n'est point par l'étude psychologique, par l'intelligence ou l'introspection qu'un poète a la révélation du monde, c'est par l'expérience sensible; il ne l'analyse pas, il en est envahi. Il n'y a de sécurité, de « vérité », que dans le silence.

La musique et le cinéma sont deux grandes formes du silence. Le cinéma, malheureusement, s'est laissé étouffer, dès sa naissance, par la littérature et la plus triste. Littérature dans les sous-titres, dans le scénario, la mise en scène et même le jeu des acteurs. Le film musical, tel que je le conçois, vise à sarcler cette mauvaise herbe littéraire. Humble, fluide et sans sous-titres, il n'a d'autre guide que la ligne musicale. On me reprochera certainement, on l'a déjà dit, d'imposer à l'auditeur la tyrannie étroite et contestable de mes images. C'est vrai. Mais qu'on veuille bien faire réflexion que ces images apparaîtront, à l'écran, beaucoup moins sèches et péremptoires que sur le papier. Que l'on observe, aussi, que ces films musicaux « première manière » ne sont qu'un début, une mise en train, une façon d'amener le public à un art cinégraphico-musical, exempt de verbalisme, né de la collaboration d'un poète, d'un musicien et d'un metteur en scène, et qui développerait, par floraisons, par effusions d'images visuelles et auditives, une cellule aussi simple et génératrice d'émotions, aussi ineffable que, par exemple, la cellule mère des *Rondes de Printemps*.

André OBEY.

GIGUES (Images)

Pour l'orchestre, par CLAUDE DEBUSSY.
Pour l'écran, par ANDRÉ OBEY

L'iris s'ouvre sur un brouillard jaune et qui dort



brouillard où naissent doucement, allumées par l'orchestre, trois valeurs lumineuses.

Il est essentiel que ces trois plans — le quai — le bateau — le bar — s'éclaircent par leurs propres moyens : la lampe — la lanterne — le fronton. Pas d'éclairage faux. Il faut que le brouillard engaine ces trois noyaux lumineux, un brouillard londonien, massif. L'orchestre amasse de l'ombre entre les trois plans.



1.^o une lampe à arc sur un quai de la Tamise — à droite de l'écran
2.^o une lanterne au gréement d'un bateau amarré.



Ces trois traits de harpes allument en trois segments blancs le fronton triangulaire d'un bar, à gauche

On laisse, pendant ces deux mesures, ces lieux vivre tristement



Puis, quatrième valeur lumineuse, la lampe du guetteur éclot au sommet de quelque tour, de Londres, cernée de brume. (La tour au fond — à gauche de l'écran — à quarante mètres de bar)



Du haut de la tour, nous voyons les trois gammes de harpes tracer les rives électriques de quelque Piccadilly lointain — entre lesquelles le brouillard coule, fluvial.



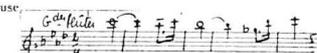
Nous revenons, d'un bond, sur la quatrième gamme, dans le corps de garde de la tour



Le corps de garde fumeux clair-obscur — (tabac) sur un bas-flanc, un soldat écossais joue d'une cornemuse nostalgique. Quatre camarades l'écoulent, accroupis à ses pieds, leurs genoux nus dans leurs mains



Mal du pays — La vieille maman écossaise, qu'évoque la cornemuse, allume la lampe du soir dans la maison au bord des lacs.



Le joueur de cornemuse — Les quatre écossais bercent leur tête au rythme doux



Brusquement, le bar s'anime — Types anglais un rien conventionnels.
 Quelque littérature ne nuira pas ça et là
 Le barman, qui isole le lac nickelé du comptoir, torche des verres,
 manches retroussées.
 Quatre matelots tristes, accoudés au comptoir, la tête dans les mains,
 devant le verre de gin, marquent le rythme des violoncelles en choquant
 les genoux de leurs jambes flagolantes et qu'on devine sèches sous
 le large pantalon

Ce trait de harpe

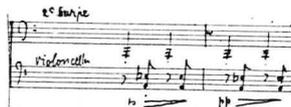


est un rideau qui se tire violemment, découvrant,
 à droite du comptoir une petite scène où quatre
 girls cliquetantes et pailletées dansent, mécaniques,
 des pieds au sourire.

Les girls:



Assis à une table, un ivrogne a l'œil désabusé
 marque, avec sa tête, ce rythme



Les girls dansent la gigue, la vraie,
 de leurs pieds véloces, précis, claquant
 qu'un premier plan montrera marteler
 le rythme de l'orchestre.



Les bouteilles dressent, au dessus du comptoir, un carillon de verre, sur quoi le barman semble jouer, de
 ses mains qui choisissent



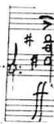
L'ivrogne s'est levé et, après des Facéties mélancoliques, ralle d'une main — de gauche à droite — les quatre têtes
 des quatre buveurs — qui doivent — à l'œil — sonner sec en même temps que
 les petites et grandes flûtes et les hautbois cascaden pour la 2^{ème} fois



Inquiétude soudaine du barman



Il regarde vers la porte qui s'ouvre, raide...



— la porte du bar s'ouvre raide, montrant le rond chapeau de cuir d'un policeman, puis se referme.

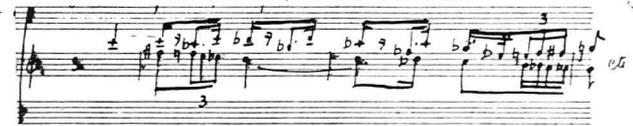
Dans le corps de garde
 le joueur de cornemuse
 mélancolise toujours



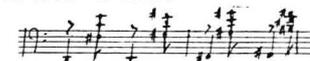
Mais les écossais qui, tout à l'heure, l'écoutaient assis par terre, maintenant, accoudés aux fenêtres du
 corps de garde, guignent le bar en claquant des genoux sur le rythme des clarinettes et des flûtes



Dans le bar, cliquetis durs, perçants — Jeux incisifs des petites flûtes et du célesta —
 La verroterie des girls et du bar —
 acide, fausses petites filles
 rellets des verres et des nickels
 mains sèches — rires dentés.



Tout cela soutenu par les neuvièmes des cordes: les buveurs
 esquissent une bamboula morne.



Les girls qui commencent
 à haletter:



Sur le trottoir, un policeman pansu, jouant de la matraque qu'un bracelet de cuir
 lui attache au poignet, plein d'une sécurité officielle, bedonne ces deux mesures:



Cependant que les girls gagnent leur pain;



Puis, soudain, thème sourd à basses marines: *Allegro* Violoncelle - C.B.



le port et ses bateaux qui dansent
 aussi, lents et tristes

Ce crescendo des bois



ce crescendo, qui gagne en lumière — non en force — doit être chanté
 par l'objectif qui accueillera, comme la musique, toute la mer
 brumeuse de l'Angleterre.

Corps de garde: L'écossais enfile toujours sa cornemuse
 mais ses camarades dansent sec



Le port et sa houle



Les girls du bar



Le bar et sa hauteur



exaltation grandissante jusqu'au fracas



fracas de lumières, de
 rythmes, de verres...

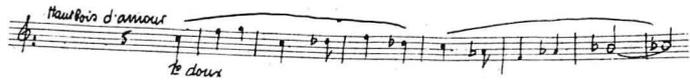
La mesure se sort, triomphante scandée par les girls infatigables



rythme dont la rudesse s'atténue rapidement jusqu'au "p. léger" Nous sommes hors du bar. Nous

voyons danser l'ombre des girls sur les rideaux de la porte, danser toujours, tant que persiste le rythme orchestral
 cependant que -

Sur le quai



Hagarde, une Salutiste processionne et passe, lente, devant le bar précédée de l'ophicléide et de la grosse caisse de rigueur, qui solennisent son pas inspiré.

Le rythme des gígues, atténué, persiste en danse d'ombres sur le rideau, pendant tout le défilé des salutistes que suit une marmaille irrévérente



Livrant passage à des maelets qui viennent boire, la porte du bar s'ouvre, lançant avec une lumière, ce rythme sur le quai :



Le défilé

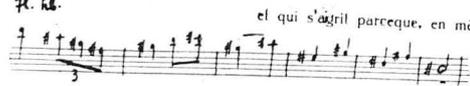


sur cette mesure :



Le cercle se forme.
 L'homme à l'ophicléide
 hausse une lampe à
 acétylène - crue - au-dessus
 du visage de la salutiste qui prêche

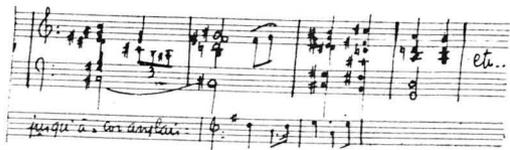
R. R.



la marmaille, autour d'elle, esquisse des gígues.



Défilé, devant la tour, des grenadiers gigantesques, à jaquettes rouges et bonnets à poils - jugulaire au menton.



La rue anglaise

au bord du port - bousculée - saccadée - affiches, banderoles lumières -

une section d'écossais
 défile d'un pas vit.



Gens qui se hâtent -

gosses qui sifflent



Camions qui languent



L'heure sonne à la Tour
 sur cette cohue



Sur le quai qu'assaille la rumeur de l'eau.



et la mélancolie du soir,



les trois thèmes vont se croiser, comiquement, trislement - dans la rumeur de la foule populaire

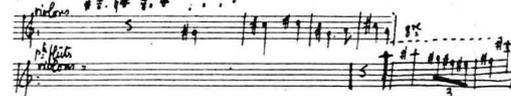


Les trois thèmes :

a) L'ombre des girls sur les rideaux



b) La salutiste



c) Les grenadiers rouges

jusqu'à ce que la salutiste
 qui prêche que la mort est prochaine, pointe son doigt aigu



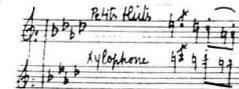
tandis que la foule ricane



puis rigole :

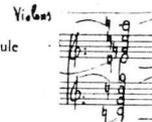


pointe son doigt aigu sur la vitrine d'un naturaliste (ô Wells! ô Dickens!) où un squelette, que son geste galvanise,



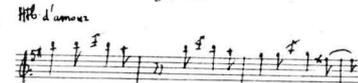
choque par deux fois ses rotules xylophoniques,
 esquissant sa gigue, lui aussi

Stupeur de la foule



ce que voyant le squelette, jovial, réitère, la foule, s'évapore.

Sur le quai triste



Rumeur marine
 les navires :



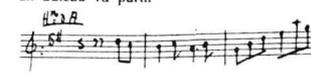
Scintillement de la lune dans l'eau



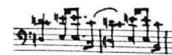
un marin sille



un bateau va partir



On hale l'ancre
 au cabestan :



A la porte d'un solide Buckingham Palace
 ou sont gravées, dans la pierre, les armes anglaises
 un factionnaire bal la semelle d'un dernier pas de gigue

il fait triste et froid

